



**HAL**  
open science

## Une "Note" inédite de Condorcet sur Diderot

Anne-Marie Chouillet, Nicolas Rieucan

► **To cite this version:**

Anne-Marie Chouillet, Nicolas Rieucan. Une "Note" inédite de Condorcet sur Diderot. Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, 2008, 43, pp.91-103. hal-01618418

**HAL Id: hal-01618418**

**<https://hal.science/hal-01618418>**

Submitted on 17 Oct 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## UNE « NOTE » INÉDITE DE CONDORCET SUR DIDEROT

Anne-Marie Chouillet, Nicolas Rieucou

Résumé : Les relations entre Condorcet et Diderot ont été peu étudiées et demeurent mal connues. On sait qu'ils ne se fréquentèrent qu'une dizaine d'années, du milieu des années 1760 jusqu'au milieu des années 1770, sans tisser de véritables liens d'amitié. En outre, Condorcet et Diderot ne se citent qu'à de rares occasions dans leur œuvre respective. Isolée au sein d'un volume de manuscrits scientifiques de Condorcet à la Bibliothèque de l'Institut de France, la pièce inédite que nous publions constitue le seul texte de Condorcet, à ce jour connu, exclusivement consacré à Diderot. Rédigé à la fin de l'été 1784, quelques semaines après la mort de Diderot, ce manuscrit constitue une réponse à l'extrait – que nous publions aussi – d'un article de Mallet du Pan, à qui Condorcet vouait une haine farouche. En d'autres termes, si Condorcet prend la plume pour défendre Diderot, dont il n'était pourtant guère proche, il semble que ce soit avant tout pour s'opposer à un publiciste qu'il détestait, Mallet du Pan.

Le désordre considérable qui affecte le principal fonds des manuscrits de Condorcet, déposé à la Bibliothèque de l'Institut de France, a été plusieurs fois souligné et analysé<sup>1</sup>. A cette occasion, il a été notamment constaté que le classement des papiers littéraires et politiques de Condorcet était moins anarchique que celui de ses papiers scientifiques. Cette particularité révèle la figure intellectuelle de Condorcet qui s'est pendant longtemps imposée très largement : celle de l'encyclopédiste et de l'homme politique de la Révolution française. C'est en effet cette image que les principaux responsables du classement des papiers de Condorcet – à savoir, au XIX<sup>e</sup> siècle, sa femme (Sophie de Grouchy) et sa fille (Eliza O'Connor) puis, au début du XX<sup>e</sup> siècle, Léon Cahen – ont contribué à développer.

En dépit de ce classement inégal, il peut arriver que des manuscrits littéraires au sens large se trouvent égarés au sein des papiers scientifiques de Condorcet. Il en va ainsi de la pièce publiée ci-après<sup>2</sup>. Consacré à Diderot, ce texte inédit est en effet, d'une part, conservé dans un ensemble intitulé « Poids et monnaies »<sup>3</sup> et, d'autre part, précédé de deux feuillets de présentation<sup>4</sup> respectivement titrés « Condorcet – Ecrits scientifiques »<sup>5</sup> et « Fragments scientifiques sur la mécanique et le calcul des probabilités »<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir par exemple A. Chassagne, « La Bibliothèque de l'Institut », *Chantiers révolutionnaires – Manuscrits de la Révolution*, Première partie (« Les manuscrits de Condorcet »), PUV, 1992, p. 25-33 ; A. M. Chouillet & P. Crépel, « Les manuscrits de Condorcet constituent-ils un "dossier d'archives" ? », *Cahiers de textologie*, 1993, n°4, p. 7-29.

<sup>2</sup> MS 883, f. 205-206. La mention « MS » désigne les manuscrits conservés à la Bibliothèque de l'Institut de France.

<sup>3</sup> MS 883, f. A r.

<sup>4</sup> Ces deux feuillets sont associés au sous-ensemble f. 189 bis-206 du MS 883.

<sup>5</sup> MS 883, f. 188 ter r.

<sup>6</sup> MS 883, f. 189 r.

Cette localisation fantaisiste, figée depuis au moins un siècle, explique sans doute en partie le fait que ce manuscrit n'a jamais été cité, sauf erreur de notre part, par les chercheurs en sciences humaines susceptibles de s'intéresser aux rapports entre Condorcet et Diderot. De manière plus générale, comme nous le verrons dans un premier temps, ces relations sont mal connues<sup>7</sup>. Nous envisagerons, dans un second temps, le contenu de ce manuscrit en tant que tel, en insistant sur les raisons qui ont pu pousser Condorcet à le rédiger.

Si les relations que Condorcet et Diderot ont pu nouer entre eux demeurent assez énigmatiques, il est en tout cas vraisemblable que les deux hommes ont fait connaissance durant la décennie 1760. Mais ce ne fut sans doute pas l'année même de l'arrivée de Condorcet à Paris, en 1762. Certes, la fille de Condorcet, Eliza O'Connor, déclare que dès cette année-là, d'Alembert et Julie de Lespinasse introduisirent son père – qui n'avait pas 20 ans – dans les salons<sup>8</sup>. Cependant, E. O'Connor a tendance à magnifier la vie de Condorcet, dont elle fut orpheline à quatre ans. Dans le cas présent, elle donnerait une date exagérément précoce à son entrée dans la bonne société. En admettant que la rencontre entre Condorcet et Diderot ait pu se faire grâce à d'Alembert, il est peu probable qu'elle soit intervenue avant le réchauffement des relations entre les deux éditeurs de l'*Encyclopédie*, lors de l'été 1765. C'est du reste à ce moment-là que Diderot fit la connaissance de J. de Lespinasse elle-même<sup>9</sup>, dont il ne fréquentait donc pas le salon de la rue de Belle Chasse auparavant<sup>10</sup>.

Aucune correspondance entre Condorcet et Diderot n'est parvenue jusqu'à nous<sup>11</sup>. Quoi qu'il en soit, ils ne furent jamais amis intimes. En dehors du fait que trente ans d'âge les séparaient, la distance dont leur relation fut empreinte a probablement partie liée à la présence incommode, entre eux, de d'Alembert.

Ce peu de familiarité entre Condorcet et Diderot peut être illustré par le fait que ce fut sur le conseil de Naigeon, et non pas directement, que Diderot soumit à Condorcet, vraisemblablement au début de l'année 1775, sa tentative de résolution de la quadrature du

---

<sup>7</sup> Nous reprendrons, en les complétant, les informations fournies par E. et R. Badinter, *Condorcet – Un intellectuel en politique*, Fayard, 1988, p. 59, n. 3 et surtout par A. M. Chouillet, « Autour de Condorcet », RDE, 5, oct. 1988, p. 175-176.

<sup>8</sup> *Quelques notes biographiques et littéraires sur Condorcet* [vers 1840-1845], Bibliothèque de l'Institut de France, MS 848, f. 31 v.

<sup>9</sup> Voir « Lettre de Diderot à Sophie Volland » [28 juil. 1765], *Corr.*, V, p. 510. Sur les rencontres de Diderot durant l'année 1765, voir Wilson, p. 413-415.

<sup>10</sup> Ce salon a été fondé en mai 1764, suite à la rupture entre Julie de Lespinasse et M<sup>me</sup> du Deffand. On trouvera des informations sur les salons fréquentés par Diderot, Condorcet, d'Alembert et Julie de Lespinasse dans J. Hellegouarc'h, *L'esprit de société – Cercles et « salons » parisiens au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Garnier, 2000 et A. Lilti, *Le monde des salons – Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Fayard, 2005.

<sup>11</sup> La seule lettre de Condorcet dont on pensait que Diderot était le destinataire était en réalité adressée à J. B. Suard, comme l'a révélé E. Badinter, *Correspondance inédite de Condorcet et Madame Suard (1771-1791)*, Fayard, 1988, p. 147.

cercle<sup>12</sup>. Condorcet lui fit des remarques « condescendan[tes] »<sup>13</sup>, déclare Diderot dans sa *Cyclométrie* [1775]. Il est vrai que Condorcet méprisait ce genre de tentatives<sup>14</sup> et, en mai 1775, il souscrit d'ailleurs à la décision de l'Académie des Sciences « de ne plus examiner aucune solution des Problèmes de la duplication du cube, de la trisection de l'angle, ou de la quadrature du cercle, ni aucune machine annoncée comme un mouvement perpétuel »<sup>15</sup>. On comprend dès lors pourquoi Diderot se refusera d'interroger une nouvelle fois Condorcet sur cette question et envisagera de s'en remettre « au public »<sup>16</sup>.

La relation entre les deux hommes se détériora, toujours au milieu des années 1770, par une autre voie. Diderot se brouilla en effet avec Turgot, le mentor de Condorcet en politique : leurs rapports se refroidirent quand Diderot n'obtint pas certains privilèges pour sa famille<sup>17</sup> et lors de l'épisode de la Guerre des Farines, quand il rallia ouvertement le camp de Necker<sup>18</sup>, que Condorcet abhorrait – le mot n'est pas trop fort. Quelques mois plus tard, Diderot déclara dans une lettre à Sartine ne plus avoir de liaisons avec Turgot<sup>19</sup> – situation qui perdurera après la chute de son ministère<sup>20</sup> – et on a tout lieu de penser qu'il en fut de même avec Condorcet<sup>21</sup>.

En ce qui concerne les idées, il existe de nombreux et fort divers points de confrontations entre la pensée de Condorcet et celle de Diderot : la liberté du commerce, mais

---

<sup>12</sup> Voir « Lettre de Nageon à M. de Vandeuil » [vers 1786-1787], II, p. 421-422.

<sup>13</sup>DPV, II, p. 436.

<sup>14</sup> Voir, en nous contentant de citer des textes de Condorcet de la première moitié des années 1770, « Eloges des académiciens de l'académie royale des sciences, morts depuis l'an 1666 jusqu'en 1699 » [1772-1773], *Œuvres de Condorcet* [désormais « OC »], A. O'Connor, [E. O'Connor], M. F. Arago, Paris, Firmin Didot, 1847-1849, t. II, p. 69-70 ; « Série de petits résumés sur l'histoire de l'éducation » [1774], *Réflexions et notes sur l'éducation*, M. Albertone (éd.), Naples, Bibliopolis, 1983, p. 99.

<sup>15</sup>*Histoire de l'Académie Royale des Sciences* [1775], Paris, Imprimerie Royale, 1778, p. 61. Pour un commentaire approfondi, voir M. Jacob, *La quadrature du cercle*, Fayard, 2006, chap. VII. Condorcet rappellera cette résolution de l'Académie dans sa « Lettre au Président de l'Assemblée Nationale » [28 janv. 1791], OC, t. I, p. 525-526.

<sup>16</sup> *La cyclométrie* [1775], DPV, II, p. 436.

<sup>17</sup> Sur ce point, voir E. Badinter, *Les passions intellectuelles – III : Volonté de pouvoir (1762-1778)*, Fayard, 2007, p. 292 et Wilson p. 565-566.

<sup>18</sup> A cet égard, voir G. Weulersse, *La physiocratie sous les ministères de Turgot et de Necker (1774-1781)*, Paris, PUF, 1950, p. 24.

<sup>19</sup> « A Monsieur de Sartine » [12 juil. 1775], *Corr.*, vol. XIV, p. 151.

<sup>20</sup> « A Necker » [début avr. 1777], *Corr.*, vol. XV, p. 45. Turgot est alors tenu responsable par Diderot de la ruine de sa famille. A ce sujet, voir aussi « A Grimm » [9 juin 1777], *Corr.*, XV, p. 60.

<sup>21</sup> Signalons qu'Arago, dans sa *Biographie de Condorcet* [1849], après avoir affirmé que ce dernier « avouait les fautes, les erreurs qu'il avait pu commettre », lui prête le propos suivant : « Connaissez-vous, lui disait-on un jour, les circonstances qui amenèrent la rupture de Jean-Jacques et de Diderot ? – Non, répondit-il : je sais seulement combien Diderot était un excellent homme : celui qui se brouillait avec lui avait tort. – Mais vous-même ? – J'avais tort ! », OC, t. I, p. clxx. Cette anecdote peut être sujette à caution parce qu'elle vise, comme en d'autres endroits du panégyrique d'Arago, à donner une image méliorative de Condorcet. Nous n'en avons d'ailleurs pas trouvé la trace manuscrite dans les matériaux, parvenus jusqu'à nous et conservés aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Institut de France, fournis par la fille de Condorcet à Arago pour lui permettre de préparer et de corriger sa biographie.

aussi la philosophie de l'histoire, l'enseignement, les probabilités, la liberté de la presse, l'épistémologie, la méthodologie scientifique... Pour autant que nous le sachions, seuls ces deux derniers thèmes, tels que les envisagent les deux auteurs, ont été assez longuement commentés<sup>22</sup>. Développer d'autres comparaisons possibles entre les analyses de Condorcet et celles de Diderot sortirait du cadre de notre étude. Quelles que soient les similitudes ou les différences que l'on pourrait dégager, on se contentera d'observer ici que ces deux auteurs ne font que rarement référence l'un à l'autre, de façon explicite, dans leur œuvre respective. Le nom de Condorcet est ainsi quasiment absent de l'œuvre de Diderot. Les occurrences se limitent à une citation dans *La cyclométrie*, à laquelle nous avons déjà fait allusion, et à une appréciation positive de sa manière d'écrire les éloges – qui accompagne un jugement tout aussi positif sur le style de d'Alembert – dans *l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron* [1782] :

« M. d'Alembert et M. de Condorcet sont deux grands peintres, qui ont chacun leur manière. M. d'Alembert est délicat, ingénieux, plaisant, ironique et hardi. M. de Condorcet se fait distinguer par la force et l'art dont il présente les vertus et les défauts ; il rassemble les uns et les autres dans ses portraits, mais les vertus sont exposées à la grande lumière, et les défauts sont cachés dans la demi-teinte. »<sup>23</sup>.

Pour sa part, Condorcet cite explicitement Diderot plus d'une dizaine de fois dans son œuvre à ce jour imprimée. A l'exception de plusieurs allusions ponctuelles relatives à la rencontre entre Diderot et Catherine II<sup>24</sup>, c'est la figure intellectuelle de Diderot, en tant que telle, qui se dégage de la plupart de ces références. Condorcet cite en effet Diderot en tant qu'éditeur de *l'Encyclopédie*<sup>25</sup>, comme un membre du parti philosophique opposé au fanatisme et à l'intolérance en général<sup>26</sup>, ou prend à l'occasion sa défense contre l'abbé Sabatier<sup>27</sup> et Palissot<sup>28</sup>. Cette image assez générale de Diderot relègue au second plan une appréciation de fond, de la part de Condorcet, sur la pensée de son aîné. Seules quelques lignes de *l'Eloge de d'Alembert* [1783] laissent entrevoir ce qui pourrait ressembler à une opinion véritable :

---

<sup>22</sup> Voir J. Chouillet, « "L'amour du vrai, du bon et du beau" : une tentative d'éclairage diderotien sur l'œuvre de Condorcet », *Condorcet – Mathématicien, économiste, philosophe, homme politique*, P. Crépel & C. Gilain (dir.), Minerve, 1989, p. 233-243.

<sup>23</sup> DPV, XXV, p. 186.

<sup>24</sup> « Lettre de Condorcet à Turgot » [20 & 28 déc. 1773], *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot (1770-1779)*, 1883, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 152, 154 ; « Eloge de Buffon » [1788], OC, t. III, p. 364.

<sup>25</sup> « Eloge de d'Alembert » [1783], OC, t. III, p. 67 ; « Eloge de l'abbé de Gua » [1786], OC, t. III, p. 248 ; « Vie de Voltaire » [1789], OC, t. IV, p. 102-103.

<sup>26</sup> *Almanach anti-superstitieux* [1773-1774], CNRS Editions, 1992, p. 42 ; « Lettre de Condorcet à un marquis » [1788 ou 1789], dans L. Cahen « La Société des amis des noirs et Condorcet », *La Révolution française*, 1906, n°50, p. 501.

<sup>27</sup> « Lettre d'un théologien à l'auteur du dictionnaire des trois siècles » [1774], OC, t. V, p. 314, 318

<sup>28</sup> « Lettre de Condorcet à A. Suard » [fin 1781 ou début 1782], *Correspondance inédite de Condorcet et Madame Suard*, op. cit., p. 213.

« Mais il [d'Alembert] s'était lié [...] avec un homme [Diderot] d'un esprit étendu, d'une imagination vive et brillante, dont le coup d'œil vaste embrassait à la fois les sciences, les lettres et les arts, également passionné pour le vrai et pour le beau, également propre à pénétrer les vérités abstraites de la philosophie, à discuter avec finesse les principes des arts, et à peindre leurs effets avec enthousiasme ; philosophe ingénieux et souvent profond, écrivain à la fois agréable et éloquent, hardi dans son style comme dans ses idées : instruisant ses lecteurs, mais surtout leur inspirant le désir d'apprendre à penser, et faisant toujours aimer la vérité, même lorsque, entraîné par son imagination, il avait le malheur de la méconnaître. »<sup>29</sup>.

Si l'écriture diderotienne est jugée par trop impulsive, l'appréciation générale de Condorcet est malgré tout positive, et même laudative. Elle doit être néanmoins considérée avec précautions dans la mesure où elle demeure sans doute, en partie, contrainte par le style académique<sup>30</sup>.

Dans le manuscrit inédit figurant ci-dessous, Condorcet réagit à un extrait « imprimé dans une gazette » au sujet de Diderot. Nous avons identifié le périodique en question : il s'agit du *Journal politique de Bruxelles*, constituant le supplément politique du *Mercure de France*. Condorcet entend répondre plus précisément à un paragraphe, que nous publions également ci-dessous. Ce paragraphe est issu des nouvelles en provenance « de Paris », imprimées dans la livraison du 28 août 1784, quelques semaines après la mort de Diderot, le 31 juillet précédent. Ces nouvelles ont aussi parues, toujours à la date du 28 août 1784, au sein du *Journal historique et politique de Genève*, périodique reproduisant l'intégralité du *Journal politique de Bruxelles*. Le rédacteur de ces deux journaux identiques est Jacques Mallet du Pan [1749-1800] que nous allons très brièvement présenter<sup>31</sup>. Dans sa jeunesse

---

<sup>29</sup> OC, t. III, p. 67. Un point de vue proche de celui-ci est également exprimé dans la « Nécrologie » du *Journal de Paris*, n°237, août 1784, p. 1008-1009. Condorcet est peut-être l'auteur de cet article non signé.

<sup>30</sup> Ce passage a été étudié par J. Chouillet, « "L'amour du vrai, du bon et du beau" : une tentative d'éclairage diderotien sur l'œuvre de Condorcet », *op. cit.*. On trouve aussi deux jugements dans les *Mémoires de Condorcet sur la Révolution française*, La Rochefoucauld-Liancourt (éd.), Paris, Ponthieu, 1824, t. I, p. 158-159, 219-220. Sont-ils vraiment de la main de Condorcet ? Les *Mémoires* en question sont en effet, pour tout ou partie, apocryphes. Le premier de ces jugements est en tout cas peu crédible. La définition de la philosophie que Condorcet accorderait à Diderot – « c'est l'amour de la sagesse ; c'est donc la sagesse violée, la sagesse se livrant à nu : voilà pourquoi nous devons étudier la statue de Pygmalion. » – ne semble pas de lui, comme nous l'ont confirmé P. Chartier et V. Le Ru. Il est de plus associé à un fait controuvé : Condorcet se serait « engagé envers Diderot et Rousseau à travailler dans un journal que ces deux écrivains devaient publier », à savoir *Le Persifleur*. Or, ce projet fut lancé puis assez vite abandonné à la fin des années 1740. Condorcet, né en 1743, n'était encore qu'un enfant à cette époque. Il est inconcevable qu'il ait pu alors collaborer à ce projet avec Diderot et Rousseau. En revanche, l'attribution à Diderot d'une plume trop impulsive, qui constitue le second jugement exprimé dans ces *Mémoires*, est en accord avec le point de vue, précédemment cité, de l'*Eloge de d'Alembert*. Mais peut-être La Rochefoucauld s'en est-il inspiré ?!

<sup>31</sup> Pour plus de détails sur Mallet du Pan, voir F. Acomb (*Mallet du Pan (1749-1800). A career in political journalism*, Duke University Press, Durham, N. C., 1973) et N. Matteucci (*Jacques Mallet du Pan*, Napoli, Nella Sede dell'Istituto, 1957). Une présentation synthétique est également donnée par F. Acomb (« Mallet du Pan », *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, p. 670-674) et M. Fabre (« Mallet du Pan », *Dictionnaire historique de la Révolution française*, Paris, PUF, 1989, p. 704).

disciple de Voltaire, pour qui il éprouvera toujours une certaine admiration, ce publiciste d'origine genevoise s'affichera cependant comme un anti-philosophe de plus en plus radical et sera l'une figures marquantes de la Contre-Révolution. Il s'intéressera à Rousseau, dont il préférerait la morale à celle des encyclopédistes. Lorsqu'il rédige, durant l'été 1784, l'extrait qui suscitera la réaction de Condorcet, Mallet est alors responsable, depuis le début de l'année, de la partie politique du *Mercure de France* – il le restera jusqu'en 1791. L'extrait en question reflète quelque peu ses orientations, dans la mesure où Mallet prend la défense de Rousseau contre Diderot.

Le manuscrit de Condorcet que nous publions ne peut être que partiellement rapproché des autres extraits de son œuvre consacrés à Diderot et, notamment, de ceux où il le soutient face aux « anti-philosophes ». Dans ces derniers extraits, l'apologie de Diderot ne constitue jamais le seul objet, ni même l'objet principal, du propos de Condorcet. Le présent texte se trouve en revanche intégralement consacré à une défense de Diderot. Cette singularité ne confine pas à l'anecdote. La rédaction de ce manuscrit paraît en effet principalement motivée par une raison particulière. Condorcet déteste profondément Mallet du Pan, dont l'un des faits d'armes est d'avoir tourné en ridicule, deux ans auparavant, son *Discours de réception à l'Académie française*, à l'occasion d'un compte rendu à l'intitulé provocateur, *Observations d'un homme qui ne sait rien, sur le discours d'un homme qui sait tout*<sup>32</sup>. A la fin des années 1770 et au début des années 1780, suite, d'une part, à l'annonce et à la parution des textes autobiographiques de Rousseau et, d'autre part, à la publication par Diderot de l'*Essai sur la vie et les écrits de Sénèque* [1778] et de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* [1782], les commentaires opposant Rousseau et Diderot sont légion<sup>33</sup>. Si Condorcet réagit à l'article de Mallet et pas à un autre, c'est précisément, nous semble-t-il, parce qu'il le hait. L'un des biographes de Mallet dira de lui que « sa plume est trempée dans le vitriol »<sup>34</sup> lorsqu'il écrit sur Condorcet, celui-ci devenant son « ennemi numéro 1 »<sup>35</sup> à la fin 1783, c'est-à-dire au

---

<sup>32</sup> *Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*, 15 avr. 1782, t. III, p. 409-424. La place nous manque pour évoquer en détail ce compte rendu. Pour l'essentiel, il consiste à critiquer la théorie du progrès, jugée non démontrée et étayée par un vocabulaire pédant, creux et exalté. En mêlant adroitement aux citations de Condorcet des remarques et des considérations personnelles, Mallet parvient fréquemment à faire de lui un récipiendaire suffisant et prétentieux. Cette avanie a dû, évidemment, mettre Condorcet en rage. Notons que deux mois auparavant (*Annales*, 15 fév. 1782, t. III, p. 201-205), Mallet s'était déjà **moqué** de l'élection de Condorcet.

<sup>33</sup> Pour une interprétation récente de cette dispute, voir Y. Citton, « Retour sur la misérable querelle Rousseau-Diderot : position, conséquence, spectacle et sphère publique », *RDE*, n°36, 2004, p. 57-95. A la bibliographie fournie (p. 57, n. 1), on ajoutera Anne Chamayou « Les impossibles *Confessions* de Denis Diderot », *Diderot-Rousseau – Un entretien à distance*, F. Salaün (dir.), Paris, Desjonquères, 2006, p. 93-106.

<sup>34</sup> F. Acomb, *Mallet du Pan, op. cit.*, p. 67.

<sup>35</sup> *Ibid.*.

lendemain de la mort de d'Alembert, qui occupait auparavant cette place. Autrement dit, lorsque Condorcet, dans le manuscrit ci-dessous, loue la philosophie de Diderot, rend hommage à son rôle de père de famille et le disculpe de sa fameuse note sur Rousseau issue de *l'Essai sur la vie et les écrits de Sénèque*, ce n'est manifestement pas en vertu d'une quelconque amitié ou parenté intellectuelle qui le lierait au co-éditeur de *l'Encyclopédie* mais compte tenu de la détestation qu'il éprouve pour Mallet.

Probablement rédigé sous le coup de la colère, ce manuscrit ne semble que très légèrement postérieur à la date de publication du commentaire de Mallet. On peut par conséquent raisonnablement penser qu'il a été écrit à la fin du mois d'août, voire au début du mois de septembre 1784. Intitulé « Note » par Condorcet, il pourrait à première vue être envisagé comme une observation faisant partie d'un texte plus vaste. Ce n'est pourtant pas le cas. Non seulement il n'existe pas de trace, à ce jour connue, d'un tel texte mais de plus, tout indique que la « Note » de Condorcet n'était pas destinée à être insérée où que ce soit et qu'elle est demeurée inachevée. Premièrement, on remarque qu'elle n'a pas d'appellation chiffrée, lettrée ou symbolique, ni n'est associée à un feuillet spécifique. On ne retrouve donc pas le dispositif méta-scriptural habituellement utilisé par Condorcet lorsqu'il entend incorporer un fragment dans un ensemble plus vaste : de manière évidente et naturelle, ce dernier avait coutume d'attribuer à ce fragment une dénomination particulière (par exemple « A », « 1 » ou encore « \* ») et de signifier son emplacement par la mention du feuillet auquel il se rattache. Deuxièmement, la « Note » de Condorcet n'a pas été soigneusement relue et corrigée – des erreurs de ponctuation et une lacune (l'oubli du mot « ses » au feuillet 205 r), en témoignent – et constitue un manuscrit avorté comme le révèle la présence insolite des deux conjonctions (« et... ») isolées au feuillet 205 v.

Cet inachèvement révèle, en l'occurrence, le rôle en quelque manière introspectif que peut revêtir l'acte d'écriture chez Condorcet. Comme en de nombreuses autres occasions<sup>36</sup>, la plume lui sert en effet d'exutoire pour apaiser sa colère et rédiger un texte qu'il ne publiera finalement pas. Mais un tel renoncement s'accorde aussi avec le jugement exprimé par Condorcet dans une lettre inédite, probablement rédigée à la même époque, qu'il adresse à Panckoucke : Mallet, y déclare Condorcet, est « un homme qui ne mérite pas qu'on s'en occupe »<sup>37</sup>.

---

<sup>36</sup> Certaines d'entre elles, orientées contre Necker, sont évoquées dans N. Rieucou, « Un manuscrit inédit de Condorcet sur la réforme monétaire de 1785 », *Politique et économie au temps des Lumières*, G. Klotz (éd.), Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1995, p. 200.

<sup>37</sup> Cette lettre est conservée à la Bibliothèque Nationale de France, sous la cote n. a. fr. 24338, f. 382-383.



Principes d'établissement des textes

Il existe deux versions de l'extrait de l'article de Mallet du Pan : celle du *Journal politique de Bruxelles* et celle du *Journal historique et politique de Genève*. Nous avons, arbitrairement, privilégié la version du *Journal politique de Bruxelles*, reproduite ci-dessous *ne varietur*.

En revanche, la transcription du manuscrit de Condorcet a parfois exigé, pour des raisons de lisibilité, de rares interventions de notre part sur la ponctuation, l'accentuation ainsi que sur la mise en caractères majuscules et italiques. Par ailleurs, les amorces de mot et les ratures qui nous ont semblé insignifiantes n'ont pas été mentionnées.

**[Jacques Mallet du Pan], « Politique – De Paris – 25 août » [extrait], *Journal politique de Bruxelles*, n°35, 28 août 1784, p. 185-186<sup>38</sup>.**

L'Impératrice de Russie, comme on sait, avoit acheté la Bibliothèque de M. Diderot, en lui en laissant la jouissance<sup>39</sup>. Cette bibliothèque, dit-on, va être transportée à Petersbourg, où se trouve déjà celle du plus fameux de nos Ecrivains<sup>40</sup>. Il est triste de voir ainsi passer dans une terre étrangère des dépouilles, dont l'usage a contribué à illustrer la Nation : c'est au milieu d'elle que ces monumens devroient se conserver. La naissance de M. Diderot fut obscure, mais son génie l'illustra. On a célébré sa philosophie, parce qu'il avoit écrit la métaphysique des ouvrages inintelligibles, où les principes respectés dans tous les âges, & chez toutes les nations policées, étoient mis en problème ; on a peu parlé de ses vastes connoissances, dont l'Encyclopédie est un dépôt ; enfin, l'on affecta de mépriser sa littérature, tandis que son drame du *Père de Famille*<sup>41</sup> arrachoit des larmes sur tous les théâtres de l'Europe, & qu'il composoit sur l'Art dramatique un ouvrage plein de génie<sup>42</sup> ; supérieur peut être à toutes nos poétiques. Il s'étoit donné, il y a quelques années, le tort affreux d'anticiper sur de prétendus outrages contre lui<sup>43</sup>, qu'on disoit renfermés dans les *Confessions* [186] de J. J. Rousseau : il

---

<sup>38</sup> Extrait reproduit également dans le *Journal historique et politique de Genève*, 28 août 1784, n°35, t. III, p. 425-426.

<sup>39</sup> Cet achat, en viager, fut effectué au début de l'année 1765.

<sup>40</sup> C'est-à-dire, évidemment, celle de Voltaire. Cette bibliothèque parvint en Russie en 1779, un an après sa mort.

<sup>41</sup> Publié à la fin de l'année 1758.

<sup>42</sup> Il s'agit du discours *De la poésie dramatique*, accompagnant la publication du *Père de famille*.

<sup>43</sup> Mallet fait allusion à la note suivante de l'*Essai sur Sénèque* [1778] : « Si par une bizarrerie qui n'est pas sans exemple, il paraissait jamais un ouvrage où d'honnêtes gens fussent impitoyablement déchirés par un artificieux scélérat, qui, pour donner quelque vraisemblance à ses injustes et cruelles imputations, se peindrait lui-même de couleurs odieuses : anticipez sur le moment [...] Jetez loin de vous son infâme libelle [...] ; détestez le lâche qui laisse sur sa tombe la révélation des secrets qui lui ont été confiés, ou qu'il a surpris de son vivant. », Lew., vol. XII, 1971, p. 567-568. Accompagnée d'une apologie (p. 91-100), cette note est reprise dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* [1782], AT, vol. III, 1875, p. 90-91.

repoussa par une diffamation formelle des accusations qui n'existoient pas<sup>44</sup> ; enfin, il avoit attendu la mort du Philosophe Génevois, pour graver cette opprobre sur sa tombe. Après une amitié très étroite, ces deux Ecrivains s'étoient séparés<sup>45</sup> : un de leurs Correspondans communs conserve de l'un & de l'autre, à ce sujet, des lettres qui pourroient fixer le jugement de la postérité sur le caractere de ces deux Ecrivains<sup>46</sup>. L'on y voit, ainsi que dans leurs ouvrages, que Diderot avoit dans la tête toute la chaleur que J. J. Rousseau portoit dans son ame.

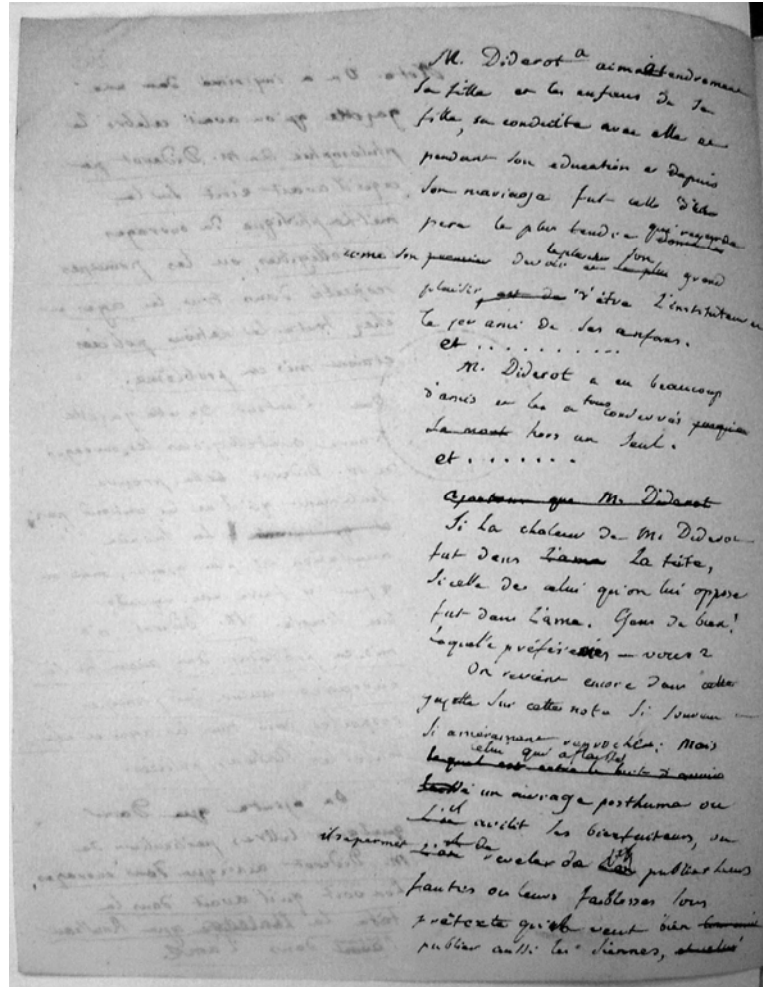
---

Comme le suggère Condorcet, cette note de Diderot desservit sa cause. Ce point de vue avait déjà été exprimé par Meister (*Correspondance littéraire*, déc. 1778, t. VI, p. 197) et dans le *Journal encyclopédique* (article anonyme, mars 1782, p. 459). C'est également l'opinion des commentateurs contemporains. Voir par exemple J. Chouillet, « La présence de J. J. Rousseau après sa mort dans les écrits de Diderot », *Les Cahiers de Varsovie*, 10, 1982, p. 180.

<sup>44</sup> Dans la « Première partie » des *Confessions*, qui fut la seule parue de son vivant, en 1782, Diderot n'est cité qu'une seule fois, et de façon tout à fait inoffensive, à propos d'un projet de voyage en Italie. Voir « Les Confessions », *Jean-Jacques Rousseau- Œuvres complètes*, Gallimard, 1959, p. 59. Cela dit, les « accusations » de Rousseau à l'endroit de Diderot ne sont pas absentes si l'on envisage l'ensemble du texte. Seulement, celles-ci ne furent publiées qu'en 1789, à l'occasion de la parution de la « Seconde partie » des *Confessions*.

<sup>45</sup> Rappelons que la rupture entre les deux hommes, qui firent connaissance et lièrent amitié en 1742, intervint en 1757.

<sup>46</sup> La désignation de ce correspondant commun ne va pas de soi. On pense bien à sûr à d'Escherny. Mais il pourrait aussi s'agir de Deleyre, Saint-Lambert, Tronchin ou encore de J. Vernes, dont la correspondance avec Diderot et Rousseau n'est que très partiellement – pour les trois premiers – voire pas du tout – pour le dernier – parvenue jusqu'à nous. Nous remercions Annie Angremy de nous avoir fourni ces informations.



Condorcet, Note [sur Diderot], Bibliothèque de l'Institut de France, MS 883, f. 205 v.

Descriptif codicologique du bifeuillet 205-206 :

Papier vergé écrit

Hauteur : environ 192 mm

Largeur : environ 307 mm

Écart entre les lignes de chaînettes (min-max) : 24-26 mm

Contremarque (nom du papetier) : Jan Kool

Condorcet, « Note [sur Diderot] », [fin août-début sept. 1784], Bibliothèque de l'Institut de France, MS 883, f. 205 r-206 r.

[205 r] Note. On a imprimé dans une gazette<sup>47</sup> qu'on avait célébré la philosophie de M. Diderot par ce qu'il avait écrit sur la méphaphisque des ouvrages inintelligibles, ou les principes respectés dans tous les ages et chez toutes les nations policées étaient mis en problème.

Que l'auteur de cette gazette trouve inintelligibles les ouvrages de M. Diderot cela prouve seulement qu'il ne les entend pas. La seconde accusation est plus grave, mais on peut y faire une réponse bien simple. M. Diderot n'a mis en problème dans aucun de ses ouvrages aucun des principes respectés dans tous les ages et chez toutes les Nations policées.

<sup>47</sup> Voir le document précédent.

On ajoute que dans quelques lettres particulieres de M. Diderot *ainsi que dans [ses] ouvrages l'on voit qu'il avait dans la tête la sensibilité chaleur que Rousseau portait dans l'ame.*

[205 v] M. Diderot a aimé tendrement sa fille<sup>48</sup> et les enfans de sa fille<sup>49</sup>, sa conduite avec elle et pendant son education et depuis son mariage fut celle du pere le plus tendre qui regarde come son devoir le plus cher et son grand plaisir d'être l'instituteur et le 1<sup>er</sup> ami de ses enfans<sup>50</sup>.

<sup>51</sup>M. Diderot a eu beaucoup d'amis et les a ~~conservés jusqu'à sa mort~~ tous conservés hors un seul<sup>52</sup>.

Si la chaleur de M. Diderot fut dans la tête, si celle de celui qu'on lui oppose fut dans l'ame, gens de bien ! laquelle préféreriez-vous ?

On revient encore dans cette gazette sur cette note si souvent et si amèrement reproché [= reprochée]<sup>53</sup> : mais celui qui a laissé un ouvrage posthume<sup>54</sup> ou il avilit ses bienfaiteurs, ou il se permet de reveler de publier leurs fautes ou leurs faiblesses sous prétexte qu'il veut bien publier aussi les siennes, [206 r] ne se rend-[t]-il pas plus coupable d'une *diffamation formelle* que l'homme qui a temoigné trop vivement peut être sa juste indignation contre lui ? Mais *il a attendu que l'auteur fut mort* c'est a dire que M. Diderot a attendu ~~que le crime fut consommé~~ pour l'accuser qu'il se fut rendu coupable<sup>55</sup>.

[Le texte s'interrompt ici, au premier tiers du feuillet (dont le verso est vierge)]

---

<sup>48</sup> Marie-Angélique Diderot (1753-1824), mariée Vandeuil.

<sup>49</sup> Marie-Anne Vandeuil (1773-1784) ; Denis-Simon Caroillon de Vandeuil (1775-1850).

<sup>50</sup> Sans doute Condorcet désire-t-il laisser entendre qu'il n'en a pas été de même de Rousseau, puisque l'on sait qu'il a abandonné ses cinq enfans.

<sup>51</sup> Comme on peut le voir sur le cliché reproduit p. 10, cette phrase est précédée et suivie, à la ligne, par la conjonction « et ». Deux additions, finalement non rédigées par Condorcet, ont ainsi été annoncées.

<sup>52</sup> Condorcet pense bien sûr à Rousseau.

<sup>53</sup> Nous citons celle-ci *supra*, n. 43.

<sup>54</sup> Il s'agit évidemment des *Confessions* de Rousseau. Signalons qu'il existe un manuscrit inédit de Condorcet sur celles-ci (Bibliothèque Nationale de France, n. a. fr. 23639, f. 258-259). Jamais cité par les commentateurs, ce manuscrit daté de 1780 constitue l'un des très rares compte rendus d'une séance de lecture de l'ouvrage de Rousseau avant sa publication.

<sup>55</sup> Dès octobre 1766, Hume avait annoncé publiquement le souhait de Rousseau de « compos[er] les mémoires de sa vie » (*Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume & M. Rousseau*, Paris, Alvine, 1988, p. 126). Par ailleurs, les lectures par Rousseau de ses *Confessions* entre 1770 et 1771, et en particulier de leur « Seconde partie » qui n'épargnait pas Diderot, eurent un grand retentissement (Sur ce point, voir S. Kuwase, *Les Confessions de Jean-Jacques Rousseau en France (1770-1794)*, Paris, Champion, 2003, chap. II). Diderot avait donc connaissance du projet de Rousseau depuis plusieurs années. Mais dire qu'il a « attendu » que Rousseau « fut mort c'est-à-dire [...] qu'il se fût rendu coupable » avant de « l'accuser » par sa note de l'*Essai sur Sénèque* n'en demeure pas moins difficile à interpréter. Peut-être Condorcet croit-il – ou laisse-t-il croire ? – que Rousseau avait exigé la publication de ses *Confessions* au lendemain de sa mort, ce qui reviendrait alors à se « rend[re] coupable », quelles que fussent par la suite les vicissitudes d'une telle publication. Sans même considérer le fait que seule la « Première partie » parut finalement en 1782, soit quatre ans après l'édition de l'*Essai sur Sénèque*, on soulignera que l'idée selon laquelle Rousseau aurait souhaité leur publication posthume n'est pas acquise. Sur ce point, voir S. Kuwase, *Les Confessions de Jean-Jacques Rousseau en France (1770-1794)*, *op. cit.*, p. 85-91.